ISRAEL
Gros plan sur le cinéma

Editorial

Dix écoles officielles de cinéma, sept festivals internationaux du film et chaque année plus de 2,5 millions de spectateurs dans le monde. Certes, Israël n'est pas Hollywood, mais il suffit de regarder les statistiques pour comprendre qu'avec ses réalisateurs, ses scénaristes et ses acteurs le pays joue depuis des années un rôle important dans l'industrie cinématographique mondiale en nous amusant avec des films comme *Eskimo Limon* ou *Sallah Shabati* ou en nous arrachant des larmes avec des réalisations comme *Lemon Tree* et *Valse avec Bashir*.

La série américaine *Homeland* adaptée de *Les Otages* (*Prisoners of war*, 'Hatufim en hébreu) et les films *Beaufort, Ajami* et *The Gatekeepers* encensés par la critique montrent la diversité du cinéma israélien qui se penche simultanément sur la réalité complexe du pays. A l'étranger, les films israéliens à dimension politique ont la faveur du public. En Israël, en revanche, les spectateurs donnent la préférence aux sagas familiales ou aux films dépaysants qui les sortent de leur quotidien.

Israël est un petit pays, mais le simple fait qu'il ait été nommé plus souvent aux Oscars que n'importe quel autre état du Proche – Orient prouve qu'il joue un rôle important sur le plan cinématographique.

Des films bourekas aux films politiques – l'histoire du cinéma israélien

Le premier film connu tourné en Israël, l'ex-Palestine sous domination ottomane, remonte à 1896. Ce film en noir et blanc montre surtout Jérusalem et ses habitants juifs, mais aussi musulmans et chrétiens. Avant la création de l'Etat d'Israël en 1948, les films tournés dans cette partie du monde étaient principalement réalisés par des voyageurs (juifs) venus d'Europe. On n'a probablement retrouvé qu'une partie des courts et longs métrages tournés à l'époque. C'est ainsi qu'on a longtemps pensé que le film *Life of the Jews of Palestine*, qui remonte à 1913 et qui vient d'être retrouvé, était définitivement perdu. La cinémathèque de Jérusalem travaille avec des historiens et des organisations du monde entier pour récupérer le maximum de films dispersés aux quatre coins du globe. Il s'agit généralement de documentaires car, juqu'en 1947, seuls six films de fiction ont été tournés dans l'ancienne Palestine.

Après la création de l'Etat et la guerre d'indépendance qui l'a directement suivie, le pays a eu d'autres priorités que le cinéma. Entre 1950 et 1960, onze films seulement ont été tournés, la plupart d'ailleurs par des non-Israéliens. A noter qu'outre le problème du financement il y avait aussi le barrage de la langue, la plupart des émigrants ne maîtrisant pas l'hébreu.

Le cinéma israélien est véritablement né une fois que la littérature et le théâtre ont pris leur envol. La première «loi sur le cinéma», votée en 1954, a amorcé un tournant en engageant l'Etat à subventionner les films. Les subventions étaient toutefois accordées exclusivement en vertu du succès commercial escompté. Cette loi a ouvert la voie aux premiers réalisateurs israéliens comme Mena'hem Golan, Ephraïm Kishon et Uri Zohar. L'ère des «films bourekas» (il s'agit de films tragi-comiques basés sur des stéréotypes ethniques) naquit avec le tournage du premier film de Kishon, *Sallah Shabati*, une comédie en noir et blanc sur des émigrants juifs originaires d'Orient. 'Haïm Topol, qui y tenait le rôle principal, devint une vedette internationale.

Les films bourekas (les bourekas sont des pâtisseries salées à base de pâte feuilletée

très appréciées en Israël) furent les premiers véritables films israéliens. Leur énorme succès commercial s'explique aussi par le fait que pendant les périodes difficiles qu'ils traversaient les Israéliens voulaient se distraire, ce que leur offrait ce cinéma avec ses clichés sur les émigrants et les sabras (Israéliens nés dans le pays).

Les films bourekas riches en situations tragi-comiques ont permis aux Israéliens de s'identifier aux personnages représentés. La série *Eskimo Limon* qui raconte l'éveil à la sexualité de trois copains, Benny, Johnny et Momo dans le Tel-Aviv des années 50, a été télédiffusée en allemand et devint un véritable aimant à spectateurs dès sa sortie en 1978. Jusqu'à la fin des années 70, les films culturels – et ne parlons même pas des films d'art et d'essai – furent pratiquement absents du paysage cinématographique israélien, même si quelques réalisateurs comme Uri Zohar ont abordé dans leurs longs métrages des sujets complexes tels que les stéréotypes masculins et féminins ainsi que l'influence de l'armée et amorcé par là une recherche plus profonde sur la société israélienne.

Les choses ont changé dans les années 80, quand le cinéma été rattaché au ministère de la Culture et non plus au ministère de la Communication, ce qui a incité les réalisateurs à se tourner vers des oeuvres plus culturelles. A partir de cette date, les subventions n'ont plus été accordées uniquement en fonction du succès commercial escompté mais également en fonction de la valeur artistique et du message du film. Ephraïm Kishon a tourné le dos au cinéma, Mena'hem Golan est parti pour Hollywood et Uri Zohar est devenu rabbin. En se retirant, ces trois grands réalisateurs de films bourekas ont laissé la place aux autres. Les films des années 80 n'ont pas été des succès commerciaux, d'autant qu'à cette époque le pays vivait des heures difficiles tant politiquement qu'économiquement. D'ailleurs, durant cette période, les films israéliens ont été pour ainsi dire absents des festivals internationaux.

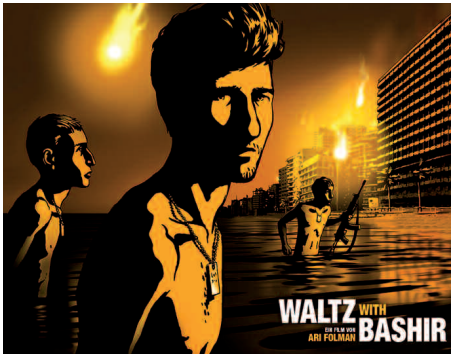
Le cinéma israélien a seulement commencé à reprendre des couleurs début des années 90, en grande partie grâce aux étudiants en cinéma avec leur approche plus moderne de cette discipline. Les premières coproductions avec des pays européens virent le jour et, petit à petit, le cinéma israélien revint sur les écrans des festivals internationaux.

Début des années 2000, l'industrie cinématographique bénéficia d'une aide financière

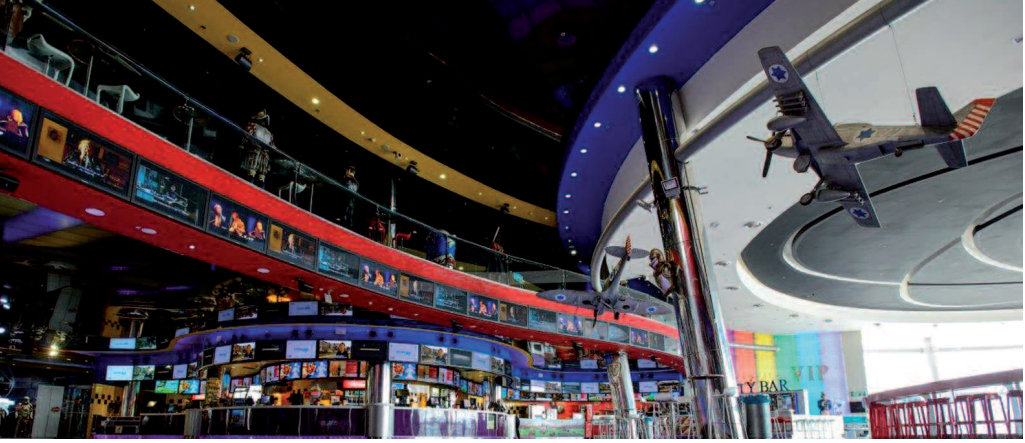
substantielle avec cinq différents types de subventions. Par ailleurs, la coopération avec d'autres pays et la télévision câblée amorcèrent un véritable tournant, annonçant une ère nouvelle. Durant cette période le cinéma israélien, avec sa comédie *Late Marriage* sur le mariage arrangé du fils d'émigrants originaires de Géorgie et son drame familial *Broken Wings*, fit la preuve que les sujets choisis pouvaient avoir une portée universelle. Simultanément, des films comme *Yossi & Jagger*, une histoire d'amour entre deux soldats, montra que les réalisateurs israéliens savaient raconter une histoire poignante en s'inspirant des spécificités du quotidien. Dans les années qui suivirent, ce postulat, gage de succès à l'international, fut repris régulièrement. Des films comme *Tu marcheras sur l'eau*, *La Fiancée Syrienne*, *Paradise Now* (l'un des rares films très connus réalisé par un metteur en scène arabe), *The Bubble*, *Beaufort*, *Lemon Tree*, *Valse avec Bashir* et *Ajami* traitent tous directement des répercussions du conflit et ont choisi une perspective ou un langage particulier pour montrer la complexité du sujet.

Certaines comédies comme *La Visite de la Fanfare* ainsi que des drames familiaux comme *Footnote* ont également réussi à enthousiasmer tant les spectateurs israéliens qu'étrangers. Les films israéliens sont devenus un gage de qualité.

Lien : Liste de tous les films israéliens sur Wikipedia
https://en.wikipedia.org/wiki/Lists_of_Israeli_films



Les bandes annonces et les vidéos des films israéliens peuvent également être vues sur Youtube – voir liste : **https://goo.gl/uNGMEA**

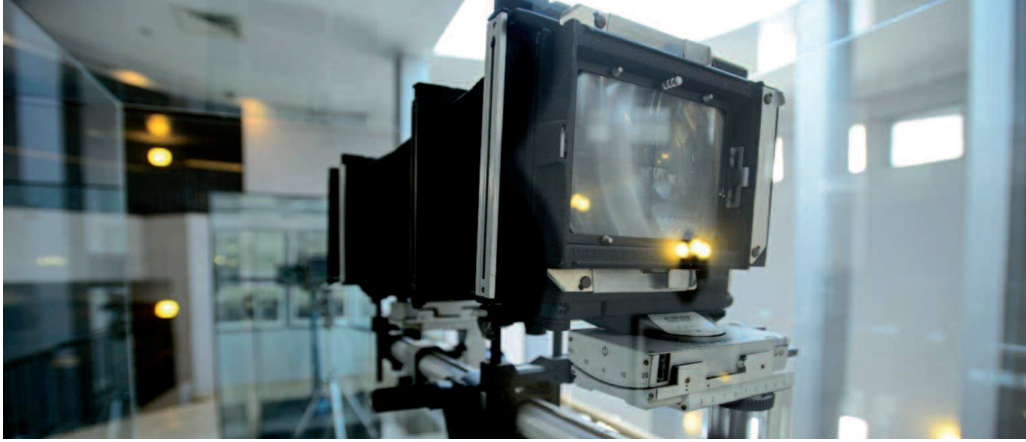


Où en est le cinéma israélien aujourd'hui ?

Les Israéliens sont restés très friands de films en hébreu. Même s'il existe aujourd'hui un vrai public pour le cinéma d'art et d'essai, le gros des spectateurs cherche plutôt à se distraire avec des films commerciaux, qu'il s'agisse de comédies ou de drames. Les films d'horreur ou de science-fiction n'ont pas vraiment la cote en Israël.

Depuis quelques années, l'industrie cinématographique s'est beaucoup diversifiée, tant en ce qui concerne les thèmes choisis que les cinéastes. Le cinéma israélien se caractérise aujourd'hui par l'hétérogénéité de son discours, tous les points de vue étant représentés, à la fois celui des femmes, des orthodoxes, des Juifs, des Musulmans et des émigrants. On compte à l'heure actuelle environ 1 500 étudiants en cinéma, soit un important vivier de jeunes talents. De plus, la manière qu'ont les Israéliens de raconter une histoire est très appréciée au niveau international. La comédie *Zéro Motivation* de la réalisatrice israélienne Talya Lavie sur le quotidien monotone de jeunes soldates dans une base militaire n'a pas seulement fait le plein de spectateurs en Israël (près de 600 000 en 2014) mais également remporté des prix à des festivals internationaux, par exemple le Festival du Film Tribeca. La célèbre actrice et productrice Amy Poehler en a même acheté les droits pour en tourner une version pour la télévision américaine. Un nombre toujours plus important de séries israéliennes fait d'ailleurs l'objet d'adaptations.

Côté films documentaires, le cinéma israélien a également beaucoup progressé ces dernières années. Les deux films les plus connus sont certainement *5 caméras brisées* (une collaboration israélo-palestinienne) qui a reçu un Emmy et *The Gatekeepers*. Les deux films ont non seulement été nommés aux Oscars mais ils ont aussi déclenché en Israël un vif débat politique. Dans l'espace germanophone, les documentaires israéliens en rapport avec la Shoah, les survivants ou les émigrants juifs originaires d'Allemagne ont connu un succès certain. Citons dans ce contexte : *The Cemetery Club, The Flat* (l'appartement de ma grand-mère) et *Life in Stills*. En Israël, les documentaires occupent une place importante avec trois à quatre films par an sur grand écran.



La partie commerciale de l'industrie cinématographique

Même s'il existe plusieurs formes de subventions en Israël, la plus grande partie des films est financée via des coproductions avec l'Europe. Jusqu'il y a peu, la chaîne publique franco-allemande ARTE était le principal bailleur de fonds pour les films documentaires. Actuellement, une grande incertitude règne au sein de la branche eu égard à l'orientation nationaliste et patriotique du ministère de la Culture qui attribue les subventions.

Le marché en Israël n'est pas seulement très disputé, il est également très réduit. C'est ainsi qu'on parle déjà d'un immense succès commercial quand un film réunit 600 000 spectateurs en un an. En conséquence, les recettes sont évidemment inférieures à celles de pays plus grands alors que les coûts de production restent les mêmes, à une exception près toutefois : les cinéastes, scénaristes, réalisateurs, acteurs, cameramen et techniciens gagnent généralement beaucoup moins que leurs homologues à l'étranger. Ceci explique pourquoi nombreux sont ceux qui cherchent à faire carrière à Hollywood où, parallèlement à des acteurs israéliens, on trouve aussi de nombreux ressortissants de la Terre Sainte derrière la caméra.

De l'avis des experts, l'industrie cinématographique israélienne souffre d'une autre faiblesse majeure : l'absence de salles indépendantes. La plupart des salles appartiennent en effet aux distributeurs. Ce secteur souffre donc du même problème que l'économie israélienne : l'absence de concurrence. Le marché est dominé par les salles multiplexes, de sorte qu'il est très difficile aux petits films indépendants d'être projetés. En outre, il n'existe pas en Israël de salles d'art et d'essai comme on les trouve par exemple à Paris, Londres ou Berlin.

Formation des cinéastes

Il existe en Israël dix écoles officielles du film, certaines importantes et très connues telles l'école Sam Spiegel et l'école Steve Tisch de l'université de Tel-Aviv, d'autres plus «confidentielles» comme l'école Ma'aleh et le collège Sapir. Nous tenons à vous en présenter deux qui sont absolument remarquables :

Sam Spiegel Film and Television School de Jérusalem

L'école Sam Spiegel est la plus renommée. Fondé en 1989 par le ministère de l'Education et de la Culture en coopération avec la Jerusalem Foundation, cet établissement dirigé par Renen Schorr joue encore aujourd'hui un rôle clé dans la formation des futurs cinéastes. D'emblée, l'école a fonctionné sur le double principe suivant : «Comment allons-nous modifier le cinéma israélien ?» et «Comment allons-nous entamer le dialogue avec les spectateurs ?» Lorsque les premiers films de fin d'études ont été projetés en 1992, le public a été sous le choc, l'école et ses élèves ont fait la une de tous les grands journaux israéliens. Depuis, plus de 195 rétrospectives et hommages ont été consacrés au travail de l'école, entre autres par le Museum of Modern Art de New York et le Festival international du film de Berlin. Les anciens étudiants de l'école Sam Spiegel continuent à faire honneur à leur établissement en réalisant des films de grande qualité très appréciés à la fois par le public israélien et international.

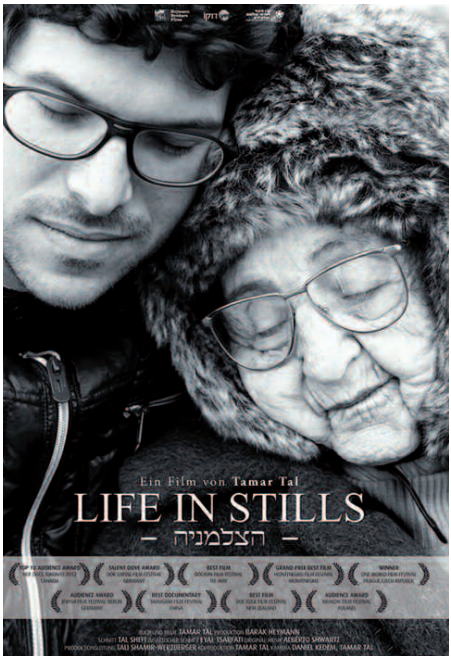
Lien : Ecole Sam Spiegel
http://www.jsfs.co.il/english/

Ecole du cinéma Ma'aleh de Jérusalem

L'objectif a été, dès le début, de créer une école s'adressant également aux religieux. Aujourd'hui, quelque 70 pour cent des élèves sont des orthodoxes et des sionistes religieux. Le crédo de l'école est de réaliser des films de grande qualité ayant une portée universelle, avec toutefois deux prérequis : ni vulgarité, ni scènes de sexe explicites. Le fait qu'une grande partie des étudiants soit versée dans la religion est à la fois la grande force et la grande faiblesse des produc-

tions de l'école, car ces étudiants n'ont généralement pas l'habitude de critiquer les dogmes. Néanmoins, les films de fin d'études montrent qu'il est possible de se confronter de manière très différenciée aux questions de sa propre identité, de la religion et de la politique du pays, et un nombre croissant de réalisations est projeté dans les festivals internationaux. Par ailleurs, l'école Ma'aleh propose un programme de formation unique au monde pour les femmes ultra orthodoxes et la discipline «vidéothérapie». Il est arrivé à différentes reprises que des films réalisés par des élèves de Ma'aleh aient servi de modèles à de plus grosses productions. C'est ainsi que la question de l'homosexualité et les difficultés à obtenir un divorce religieux ont été traitées par les élèves de l'école bien avant la sortie de *You should not love* et *Le procès de Viviane Amsalem*.

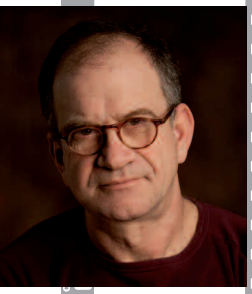
Lien : Ecole du film Ma'aleh
http://www.maale.co.il/en



Cinq personnalités du cinéma israélien

Rama Burshtein

Yoav Roeh



Renen Schorr

Rama Burshtein
Réalisatrice de films de fiction

Avec son premier long métrage *Le coeur a ses raisons* (*Fill the Void, Lemale et Ha'halal* en hébreu) cette réalisatrice ultra orthodoxe a immédiatement connu un immense succès. De tous les films israéliens, ce film est celui qui a réuni le plus de spectateurs ces dix dernières années. Rama Burshtein avait travaillé pendant quinze ans sur son projet. Rien que pour trouver son interprète principale il lui a fallu un an. Rama Burshtein, ancienne étudiante de l'école Sam Spiegel, s'est seulement tournée vers l'orthodoxie à 25 ans. Avec *Le coeur a ses raisons* elle est non seulement parvenue à montrer ce monde très fermé mais également à réaliser un film plein d'émotion qui raconte une histoire d'amour extraordinaire et qui jette un regard hautement sensible sur la minorité ultra orthodoxe et sur ses coutumes.

Lien : Rama Burshtein, Wikipedia
https://de.wikipedia.org/wiki/Rama_Burshtein

Yoav Roeh, producteur

Quand Yoav Roeh dit de lui-même qu'il ignore comment on fait des films commerciaux il faut comprendre qu'il ne produit que des films auxquels il croit, sur des thèmes qui le fascinent. Les réalisations de sa société de production «Gum Films» sont aussi diverses qu'exigeantes, par exemple *Manpower* qui aborde la question des émigrants africains et des travailleurs étrangers ou le documentaire *The Lab* sur la vente d'armes israéliennes. Le producteur estime que l'avenir est aux séries interactives qui permettront aux spectateurs de voir une histoire sous plusieurs angles. Yoav Roeh a été récompensé par le prix de l'innovation décerné par Deutsche Telekom pour sa plateforme Active U.

Lien : Production Gum Films
http://www.gumfilms.com

Renen Schorr
Directeur de l'école du film Sam Spiegel

Renen Schorr n'est pas quelqu'un avec qui on peut parler de cinéma comme ça, en passant. Les films sont toute sa vie et le fait qu'il soit directeur de la célèbre école Sam Spiegel depuis 1989 est une conséquence directe de sa totale dévotion au septième art. Ce réalisateur excentrique estime que pour être universel le cinéma israélien doit être cent pour cent israélien, avec un éclairage et un son typiquement israéliens. Cette approche se reflète parfaitement dans son grand succès *Late Summer Blues* qui raconte les dernières semaines de plusieurs copains avant leur incorporation dans l'armée. En tant que directeur de l'école Sam Spiegel, Renen Schorr a durablement modifié le paysage cinématographique israélien et continue à inculquer à ses étudiants comment faire rire, pleurer et réfléchir les spectateurs.

Lien : Renen Schorr, Wikipedia
https://en.wikipedia.org/wiki/Renen_Schorr

EAL, UNEXPECTED
WILDLY FUNNY!"
LOS ANGELES TIMES
RO
VATION
WINNER
TRIBECA
FILM FESTIVAL
GEIST FILMS
EIN FILM VON EYTAN FOX
YOSSI & JAGGER
יוסי וג'אגר
- EINE LIEBE IN GEFAHR
PARADISE NOW
From the most unexpected place, comes a bold new call for peace.
In Theatres This Fall
הערת שוליים
"GRIPPING... A POWERFUL ACT
5 BROKEN CA

MERAS
عاصفة رملية
סופת חול
THE BUBBLE
EYES WIDE OPEN
ביקור התזמורת
Eis am Stiel

Arnon Goldfinger

Lamis Ammar

Arnon Goldfinger
Réalisateur de documentaires

Le plus grand succès d'Arnon Goldfinger est basé sur une histoire très personnelle. Le documentaire *L'appartement de ma grand-mère* (The Flat) raconte l'histoire de ses grands-parents, des Juifs allemands, qui étaient amis avant et après la guerre avec l'officier SS Leopold von Mildenstein. Commencé comme un projet familial, le débarras de l'appartement à Tel-Aviv de la grand-mère décédée est devenu l'un des films les plus vus en Israël. Arnon Goldfinger est un réalisateur qui prend des risques et pose des questions que d'autres n'osent pas poser. En tant que professeur à l'université de Tel-Aviv, il inculque cette approche à ses étudiants. Il travaille actuellement sur un nouveau projet qui porte sur un thème encore plus personnel. C'est tout ce qu'il a bien voulu nous révéler.

Lien : documentaire The Flat
Bande annonce en anglais sur YouTube
https://goo.gl/uNGMEA

Lamis Ammar, Actrice

Lamis Ammar, une Arabe israélienne, est devenue célèbre dès sa première apparition au cinéma dans le film *Sand Storm* (*Sufat Chol* en hébreu) qui raconte l'histoire d'une jeune villageoise en quête d'émancipation. Pour ce rôle, Lamis Ammar s'est familiarisée avec les coutumes d'une tribu de Bédouins et a appris à parler avec leur accent particulier. En revanche, la jeune actrice n'a pas eu à improviser pour jouer les scènes de conflits avec une mère traditionnaliste. L'intensité avec laquelle elle incarnait l'héroïne du film, Layla, lors du casting a tellement fasciné Elite Zexer, la réalisatrice, qu'elle a réécrit le scénario spécialement pour elle. En effet, Lamis Ammar dégageait une assurance dont son personnage était dépourvu dans le scénario original.

Lien : Film Sand Storm (Sufat Chol), Wikipedia
https://de.wikipedia.org/wiki/Sufat_chol

Schweiz Israel
Suisse Israël
Svizzera Israele

Impression :
Editrice : Association Suisse-Israël
www.suisse-israel.ch, info@suisse-israel.ch

Juillet 2017

Texte : Katharina Höftmann
Traduction : Jeannette Milgram

Photos : page de couverture et pages 2, 4, 5, 6, 7 : Naftali Hilger
(Photo de couverture gauche et page 4 gauche : Hotel Cinema, Dizengoff Square, Tel-Aviv)
Affiches, extraits pages 3, 5, 9, 11, 12 : presse
Page 8 : Ldorfman, Wikimedia

Portraits : pages 10 et 13
Photo Rama Burshtein : Ehud Arieli, Wikimedia
Photo Yoav Roeh : privée
Photo Renen Schorr : Vardi Kahana
Photo Arnon Goldfinger : Tali Goldfinger
Photo Lammis Amma : presse

facebook : Israël, mon amour

La publication de cette brochure a été rendue possible grâce aux
Fondations Irene Bollag-Herzheimer et Adolf et Mary Mil